

Myriel

Histoire des idées

Emile
Zola

**MES ADIEUX AU
JOURNALISME**

Eloge du débat d'idées



...HORS-COLLECTION

I

Me voici au terme. J'ai tenu la promesse que je m'étais faite de batailler ici pendant une année, et j'estime à cette heure que cela suffit.

Quand j'ai accepté l'hospitalité si large du *Figaro*, ma pensée a été d'y venir défendre, à la tribune la plus retentissante de la presse, devant le grand public, quelques idées bien simples et peu nombreuses, qui me tenaient au cœur. Mon sentiment est que le triomphe d'une idée unique demande la vie d'un homme. Mais il faut compter avec les exigences légitimes d'un journal, et pour le succès même de ma cause, je préfère ne pas me répéter, ayant dit en somme tout ce que j'avais à dire.

Ma position était d'autant plus délicate que j'apportais à cette place, presque sur toutes choses, des opinions contraires à celles de mes collaborateurs. Ni en religion, ni en philosophie, ni en littérature, ni en politique, nous n'avions les mêmes façons de voir. J'ai fait mes efforts pour ne blesser personne, et je suis heureux d'arriver au bout de ma tâche, sans avoir aucun écart de plume à regretter. Je puis bien avouer maintenant que je me défiais plus encore de moi que des autres, car ce n'était pas une petite besogne que de tenir la campagne, au milieu de tant de susceptibilités, et avec ma légende d'écrivain malpropre.

Heureusement, j'ai trouvé une aide puissante dans la bienveillance des lecteurs et des directeurs de ce journal.

Donc, tout finit bien, et j'en suis ravi. Il me suffit, je le répète que le terrible naturalisme, cette pourriture des chroniqueurs et des critiques, ait montré ici des mains blanches, le souci de la dignité des lettres, l'amour du bon sens et de la vérité. J'ai simplement voulu mettre dans le *Figaro* les pièces du procès. Voilà comme nous sommes et voilà comme sont nos adversaires. Qu'on nous juge !!

II

En politique, j'ai dit toute ma haine de la médiocrité bruyante, des ambitions exaspérées qui se satisfont au détriment de la tranquillité nationale. On m'a reproché d'avoir mis de la violence. Suis-je réellement allé trop loin ? Les lecteurs ont-ils pu se méprendre sur mes véritables sentiments ?

La République n'a jamais été en cause dans mes discussions. Je la crois le seul gouvernement juste et possible. Ce qui a toujours soulevé mon cœur, c'est la bassesse et la bêtise des hommes. Je ne suis pas un politique et je n'ai pas de parti à ménager, je puis dire nettement leur fait aux petits hommes qui passent ; et, si l'on m'accuse de frapper sur la République en frappant sur les gens qui la salissent ou qui la mangent, je répondrai qu'elle se portera mieux, lorsque chaque matin elle se débarbouillera et se donnera un coup de peigne. Quand on ambitionne le pouvoir, on cache les ulcères et les goîtres des créatures dont on a besoin ; mais, quand on vit solitaire et libre, pourquoi accepterait-on ces malades et ces infirmes ? C'est travailler à la santé du pays que de vouloir les supprimer.

Certes, l'évolution démocratique s'impose, il serait fou de prétendre arrêter l'histoire, Nous subissons des catastrophes fatales, et nous ne pouvons qu'exprimer un regret, celui de n'être pas né dans un siècle plus stable, à une de ces heures d'équilibre,

lorsqu'une société s'est fixée pour un temps dans une formule gouvernementale. Mais, si notre société s'est remise en marche, si nous devons accepter les casse-cou de la route, est-ce une raison pour que, dans la bousculade, nous supportions en plus les vexations des imbéciles et des gredins qui entendent s'engraisser des malheurs publics ? Ma colère est là, dans le pullulement de ces parasites, dans le vacarme assourdissant qu'ils déchaînent, dans ce spectacle honteux d'un grand peuple mangé par des hommes sans talent aucun, ayant à satisfaire la terrible faim de leur ambition toujours déçue. Peut-être, dans tout déluge social, le flot doit-il apporter cette écume. Il faut un ferment pour détruire les vieux mondes. L'indignation ne vous en prend pas moins aux entrailles : on doute, on voudrait que le génie seul fût l'agent des siècles futurs.

Et voilà pourquoi j'ai réclamé si hautement la priorité des lettres. Elles seules règnent éternellement. Elles sont l'absolu, tandis que la politique est le relatif. Dans nos temps troublés, les hommes politiques prennent, grâce à l'effarement de la nation, une importance considérable et malsaine, qu'il faut combattre. Ces pantins d'une heure, ces instruments presque toujours inconscients d'un résultat qu'ils n'ont pas prévu, doivent être ramenés à leur taille, si l'on ne veut pas que le pays se détraque devant leur parade. Non, ils ne sont pas tout ! non, ils ne tiennent pas l'époque, car l'époque est aux savants et aux écrivains ! Tel est le cri que je voudrais faire continuellement entendre, au-dessus de la « politiquaillerie » actuelle. Votre tapage tombera, nos œuvres resteront. Vous n'êtes rien, nous sommes tout. Quand bien même je serais le seul à le crier, je le crierais encore et toujours, sans peur de le crier trop fort, certain de ma bonne besogne et de votre néant final.